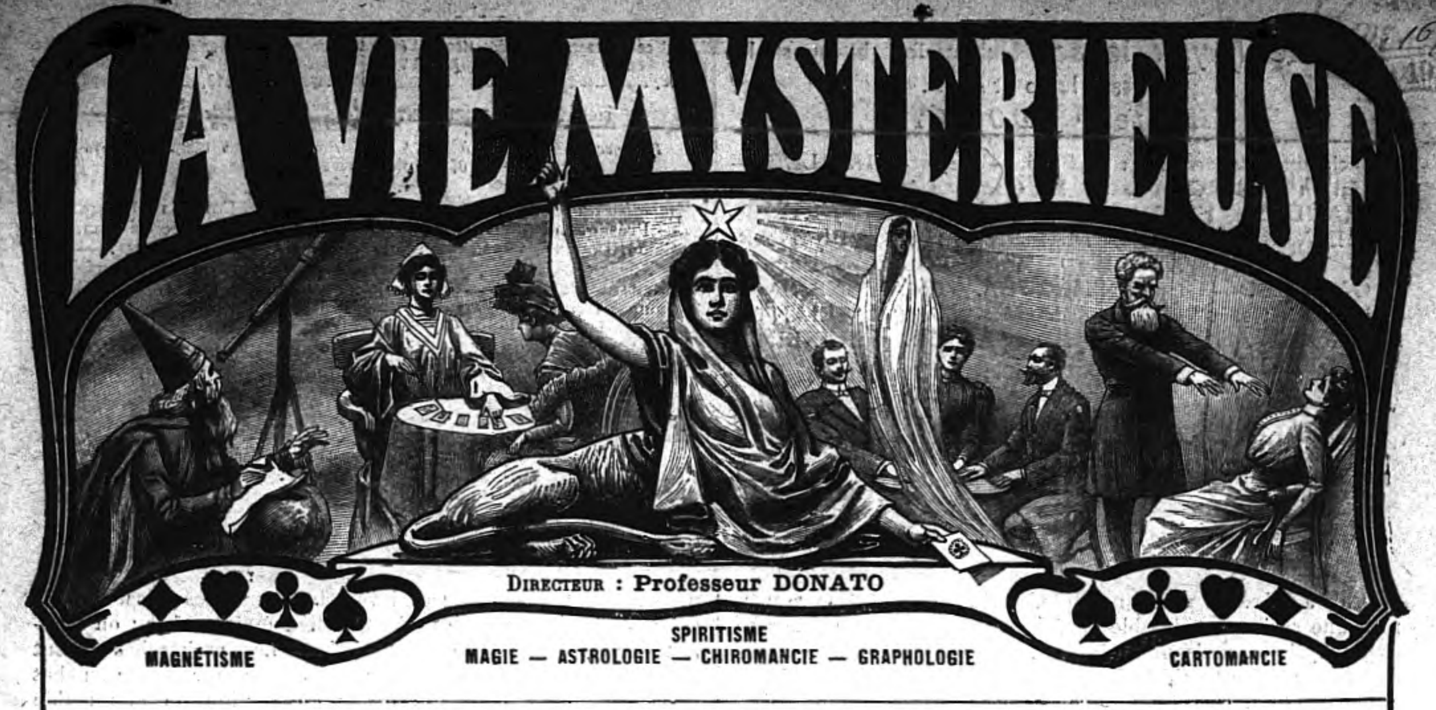
Nº 3. — 10 février 1909. — Publication bi-mensuelle paraissant le 10 et le 25. — Prix : 20 centimes.



Un Presbytère hanté

Lire, à la page 34, ***PHÉNOMÈNES MYSTÉRIEUX****, par le Comte* ***LÉONCE DE LARMANDIE****.*

La Vie Mystérieuse. Publication bi-mensuelle paraissant le 10 et le 25.
Directeur : DONATO

Principaux collaborateurs : PAPUS. — Hector DURVILLE. — Gaston BOURGEAT. — Le Comte Léonce DE LARMANDIE. — FABIUS DE CHAMPVILLE. — Jules LERMINA. — PICKMAN. — MARC-MARIO. — D[r] Ely STAR. — René SCHWAEBLÉ. — Ernest BOSC. — Édouard GANCHE. — Raphaël N'HUTTER. — D[r] MESNARD. — Don BRENNUS DE MELLUM. — Prof[r] D'ARIANYS. — René D'ANJOU. — M[me] Louise ASSER. — MERLINY. — STELLATA, etc.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. le Professeur DONATO, 10, rue Saint-Joseph, Paris.

Pour les Abonnements, la Publicité, s'adresser à M. l'ADMINISTRATEUR de la « Vie Mystérieuse », 10, rue Saint-Joseph, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT { France : Un an. 5 francs. Étranger : Un an. 6 —

Envoyer mandat-poste à M. l'Administrateur de la « Vie Mystérieuse », 10, rue Saint-Joseph, Paris.

Prix du Numéro : 0[f] 20 centimes.

Phénomènes mystérieux

Par le Comte DE LARMANDIE

Il n'y a guère de personne qui n'ait dans son répertoire narratif une série considérable de faits se rapportant au domaine hyperphysique, mais précisément l'abondance de ces relations doit nous rendre très difficiles et nous imposer une méticuleuse circonspection. Quant à moi, en dehors des expériences faites par des savants universellement connus comme Crookes et Gibier, je n'attache d'importance qu'aux récits personnels émanant de gens dont la bonne foi ne peut être mise en soupçon. Car, en cette matière qui prête tant à la supercherie, le premier mouvement de l'auditeur est une juste défiance. Je ne relaterai donc en ces pages que les phénomènes qui m'ont été exposés par des parents et des amis ou dont j'ai moi-même été le témoin.

Je mettrai complètement de côté les anecdotes commençant ainsi : « On raconte qu'une fois, quelque part, il est arrivé ceci à quelqu'un. » Je nommerai tous mes auteurs et ne me retrancherai en aucun cas derrière l'anonyme.

Il y a environ 25 ans, une brave femme de mon pays, épouse d'un honnête cantonnier, nommé Palmon, me dit que M. le curé lui avait conseillé de ne jamais passer le soir devant un cimetière. Le curé en question m'ayant confirmé l'octroi de cet avis, je lui en demandai la raison : « Mais, monsieur, me répondit-il, on peut être exposé à voir les âmes des morts errer dans l'ombre de l'enclos funèbre, spectacle fort troublant pour l'esprit des pauvres villageois. » Présentée sous cette forme exotérique, la raison du curé me fit l'effet d'une puérilité. Il était pourtant dans le vrai. Ce n'est pas l'âme du mort qui peut être aperçue sans aucun doute, mais, dans plusieurs cas, le corps astral qui se dégage très lentement du corps matériel et qui demeure longtemps dans son voisinage, le corps astral, dis-je, est susceptible de tomber sous la vue. Joséphin Péladan, qui, lui, n'a pas la naïveté d'un curé de village, m'a affirmé avoir vu au cimetière protestant de Nîmes des formes astrales flotter vaguement au-dessus des tombes. Les conditions où ces fantômes peuvent être aperçus ne sont pas déterminées, elles dépendent sans doute de l'état subjectif du témoin et de l'état objectif des ambiances générales. Il n'en est pas moins vrai que le conseil du bon curé était loin d'être un enfantillage.

Dans tout notre vieux Périgord, aucune histoire n'est plus répandue que celle du vieux presbytère de Carsac, près Sarlat, qui a dû être démoli par les ordres de l'administration préfectorale eu égard aux phénomènes qui le rendaient absolument inhabitable. Je tiens le récit suivant de M. l'abbé Leymarie, curé doyen de Saint-Pardoux-la-Rivière (Dordogne), qui avait connu de pauvres prêtres, témoins oculaires et auriculaires des événements étranges que le presbytère en question avait eus pour théâtre. Dès la tombée de la nuit, tous les objets de la maison entraient en une sarabande effrénée : chaises, tables, fauteuils, armoires étaient soumis à une lévitation bruyante qui durait la plupart du temps jusqu'au lever du jour ; des descentes de police et de gendarmerie avaient eu lieu maintes fois ; on espérait découvrir quelque mystificateur. Les recherches furent vaines. Les autorités durent finir par donner leur langue au chat et la conclusion définitive fut la destruction de l'immeuble hanté. Quelques jours avant l'exécution de cette mesure, deux prêtres, d'une forte trempe physique et morale, résolurent de passer la nuit dans l'une des pièces de la maison.

Ils s'armèrent de telle façon qu'un mauvais plaisant eût payé cher le plaisir qu'il eût pu avoir à perpétrer des supercheries. A peine les deux ecclésiastiques furent-ils couchés, que toute la maison entra en branle. Tout à coup, un fracas épouvantable retentit. La porte d'entrée, arrachée de ses gonds, avait été précipitée sur le carreau du vestibule. Les observateurs se lèvent en hâte et l'un d'eux, sa lumière à la main, entr'ouvre la porte de la chambre à coucher. Aussitôt un souffle violent imitant celui d'une personne vivante éteint la bougie, et un formidable éclat de rire, en trilles saccadés et déchirants, éclate au même instant et se prolonge plusieurs secondes au milieu des ténèbres. Le vénérable curé Leymarie était littéralement effrayant quand il imitait le ricanement sardonique dont il n'avait lui-même entendu que la reproduction. Les deux prêtres chargèrent héroïquement leurs revolvers, mais en vain. Voulant goûter quelque repos après une soirée aussi mouvementée, ils durent quitter le presbytère et gagner une auberge voisine. Le même curé-doyen me dit un jour : « Si jamais vous entendez des bruits insolites, et que vous puissiez vous rendre compte du lieu précis d'où ils émanent, enfoncez vivement un clou, frappez avec une épée, tirez un coup de fusil. » J'ai mis cet avis à profit dans une expérience que je relaterai un peu plus tard.

Une de mes tantes, d'une piété profonde et d'une véracité absolue, m'a souvent affirmé qu'au moment de la mort d'un frère qui se trouvait à cent lieues d'elle, elle fut éveillée et s'écria : « C'est mon pauvre frère qui meurt ! » A quelque temps de là, se baignant dans l'étang de la Foubourna, vers la nuit tombante, elle aperçut distinctement la forme astrale de son frère défunt passant à cheval sur un petit pont qui séparait la pièce d'eau des prairies inférieures.

Mon ami M. Étienne Manita Kys, un des membres les plus distingués de la colonie hellénique à Paris, fut l'année dernière le sujet d'un bien curieux phénomène. C'était un dimanche matin. Il rêvait de la retraite des Dix Mille et des récits de Xénophon. Son sommeil était particulièrement hanté par le mot μαρκόκυγ « Parasany », qui désigne en grec une mesure de longueur, analogue à notre kilomètre. Tout à coup mon ami, grand amateur de courses de chevaux, se réveille brusquement avec cette exclamation : « Qui me dit de prendre Parasany ? » Le soir même, à l'un des engagements de la journée, le cheval gagnant était un

nommé Parasany, fils de Xénophon. Malheureusement pour lui, mon ami, un peu sceptique, n'avait pas obéi à l'avertissement nocturne. Je me rappelle une confidence aussi curieuse que funèbre, qui me fut faite il y a vingt ans par une domestique au service de ma famille qui mourut quelques mois après la singulière vision qu'elle me raconta. Elle était encore très jeune et promise, suivant toute apparence, à une longue vie.

— Monsieur, me dit-elle un jour, je crois bien que je vais mourir.

— Vous plaisantez, lui dis-je, vous n'avez pas trente ans et ne paraissez pas malade.

— Oh! çà, monsieur, personne ne m'ôtera de la tête que je vais mourir.

— Avant de vous ôter cette idée bizarre de la tête, il faudrait savoir comment elle y est entrée.

— Monsieur, hier soir j'ai vu mon cercueil.

— Le menuisier s'y prend bien d'avance.

— Je parle pour tout de bon, monsieur, je l'ai vu.

— Où çà, et comment?

— Je montais le petit escalier qui mène de la cuisine à l'antichambre, vers la tombée de la nuit. J'étais seule et j'ai pourtant entendu qu'on marchait derrière moi. Je me suis retournée, j'ai vu un cercueil qui me suivait, il m'a accompagnée jusqu'à ma chambre. Dès que j'ai eu allumé ma chandelle, tout a disparu.

— Comment concluez-vous que ce cercueil soit le vôtre?

— Oh! monsieur, puisqu'il me suivait!

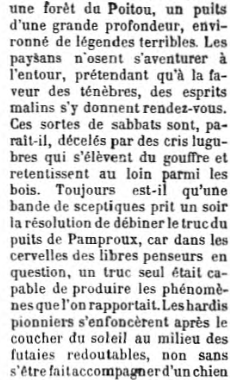
La pauvre femme raisonnait bien ; l'événement confirma bientôt sa prédiction sinistre...

Un de mes amis, fort distingué et fort éminent, occupant une place importante au barreau de Paris, m'a relaté l'anecdote suivante :

Aux heures pénibles de sa jeunesse, il était perdu, par un triste soir d'hiver, au milieu de ses réflexions, quand il aperçut tout à coup son porte-plume qui se mettait en mouvement et décrivait un cercle complet sur sa table de travail. Il fut d'abord un peu effrayé, mais comme il n'était point matérialiste et croyait aux interventions supérieures, il se borna à cette réflexion : C'est signe que mon travail, représenté par ma plume, me tirera d'affaire. Et son pronostic fut amplement, péremptoirement justifié.

Je tiens les deux faits suivants de mon ami, Prosper Prieur, jeune économiste de grand talent et destiné à un brillant avenir.

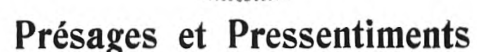
J'indique la nature de ses occupations, pour bien montrer qu'il est éloigné autant que possible de toutes les rêvasseries mystiques et de toutes les crédulités superstitieuses.



Le Comte Léonce DE LARMANDIE.

Premier fait. — Il existe, dans une forêt du Poitou, un puits d'une grande profondeur, environné de légendes terribles. Les paysans n'osent s'aventurer à l'entour, prétendant qu'à la faveur des ténèbres, des esprits malins s'y donnent rendez-vous. Ces sortes de sabbats sont, paraît-il, décelés par des cris lugubres qui s'élèvent du gouffre et retentissent au loin parmi les bois. Toujours est-il qu'une bande de sceptiques prit un soir la résolution de débiner le truc du puits de Pamproux, car dans les cervelles des libres penseurs en question, un truc seul était capable de produire les phénomènes que l'on rapportait. Les hardis pionniers s'enfoncèrent après le coucher du soleil au milieu des futaies redoutables, non sans s'être fait accompagner d'un chien de forte taille, fin chasseur et bon limier. Quand le corps expéditionnaire se jugea à quelques centaines de pas de l'abîme, ses membres héroïques s'arrêtèrent et lancèrent en avant-garde leur auxiliaire à quatre pattes. L'animal partit au galop et fit bien une cinquantaine de pas. Puis, brusquement, il s'arrêta, dressant l'oreille, tremblant sur ses pattes, se refusant à avancer plus loin. Tout d'un coup, il tourna tête sur queue, et s'enfuit avec une vitessse vertigineuse, entraînant dans sa retraite les esprits forts épouvantés. Il est certain que la bête sagace avait dû flairer, aux environs de l'excavation, quelque objet insolite que nos courageux gaillards ne cherchèrent point à examiner de plus près.

(*A suivre.*) L. DE LARMANDIE.



Présages et Pressentiments

Par RENÉ D'ANJOU

Joseph II, empereur d'Autriche, frère de Marie-Antoinette, était venu en France et son beau-frère aimait à lui montrer les merveilles de son pays; un jour, il lui offrit d'aller visiter la basilique de Saint-Denis, ajoutant que lui-même ne connaissait pas l'abbaye.

— Quoi! s'écria Joseph surpris, comment se fait-il, mon frère, que vous n'ayez pas eu la curiosité de visiter le lieu où vous irez un jour rejoindre vos aïeux!

— C'est, sans doute, que j'aurai tout le temps d'y demeurer, répondit le roi avec gaîté. Et vous, mon frère, est-ce un plaisir que vous vous procurez souvent?

— Au moins chaque mois, les princes de la maison d'Autriche ont à cœur de descendre dans les caveaux de l'église Saint-Etienne.

— Vraiment, mon frère, reprit le roi, de plus en plus gai, vous me donnez envie d'aller en votre compagnie manger une

matelote à Saint-Denis; mais comment faire pour dépister le grand-maître des cérémonies qui va nous élever des barrières telles et une suite si nombreuse, que toute intimité sera écartée?

— Parbleu! s'écria l'empereur, il faut y aller incognito, partir tous les trois, nous deux et Antoinette, à minuit, adresser à l'avance une lettre de cachet au prieur afin qu'il tienne les portes ouvertes et le sanctuaire illuminé pour faire visiter l'abbaye à une famille étrangère.

Le roi et la reine applaudirent, tout heureux de jouer un bon tour au capitaine des gardes.

Il faut bien peu pour amuser les grands; ce mystère fut une vraie fête pour le trio. La nuit fixée, le roi simula le grand et le petit coucher, se releva ensuite avec l'aide de son valet de chambre Thierry, passa en bonne fortune chez la reine où l'empereur vint à son tour, et on se mit en route à une heure du matin, à la grande stupéfaction du service des écuries. Des relais étaient préparés et on prit par Saint-Cloud, le bois de Boulogne et le chemin de la Révolte.

Le grand-prieur attendait sur le seuil, n'ayant pas eu de peine à deviner ses hôtes illustres. Il les introduisit dans l'immense nef, imparfaitement éclairée, sonore, troublante... L'empereur donnait le bras à la reine et le roi à la princesse de Lamballe, qu'ils avaient emmenée. Les physionomies avaient perdu les gaîtés de l'escapade du voyage pendant lequel on avait ri si follement. Devant le tombeau d'Hugues Capet, Louis XVI tressaillit. Eut-il le pressentiment d'être le dernier de cette race fondée par le grand ancêtre?...

Après le parcours de la nef, on en vint aux souterrains où se trouvaient entassées les sépultures de la branche des Bourbons :

— Allons, dit Joseph II en riant, mon frère, entrez le premier, ce ne sera pas la dernière fois.

Cette plaisanterie fit pâlir le roi qui s'en alla trébucher au bas de l'escalier contre une forme longue déposée là, recouverte de velours noir barré d'une croix blanche avec, aux angles, les armes de France et de Navarre, des L et des couronnes royales.

— Qu'est-ce que ce cercueil? interrogea le roi.

— Le cercueil du prédécesseur de Votre Majesté, répondit le prieur.

— Quoi! s'écria la reine toute pâle, est-ce une place convenable pour notre aïeul?

— Madame, un usage solennel, et consacré par l'étiquette des cérémonies funèbres des rois de France, veut que le dernier monarque décédé reste au pied de ce degré jusqu'à la venue de son successeur. Alors, seulement, il va prendre la place qui lui est réservée. Voyez encore ce candélabre, il supporte autant de lampes que le roi a régné d'années; on les entretient nuit et jour, car elles ne doivent jamais s'éteindre. Si elles cessaient de brûler, ce serait un grand malheur!

Les visiteurs écoutaient en un religieux silence; ils s'agenouillèrent pour réciter le *De profundis*.

En ce moment, il s'éleva sous les voûtes un vent violent qui souleva à trois reprises le drap funèbre, et si violemment à la dernière, qu'il heurta le lampadaire prophétique et éteignit une grande partie des lumières; *dix-sept seulement restèrent allumées*. Or, on était en 1776... Un cri d'effroi jaillit des lèvres de la reine qui se jeta dans les bras de son mari.

— Partons! dit vivement l'empereur.

— Non, répondit le roi avec une noble fermeté; je ne suis pas venu jusqu'ici sans vouloir pénétrer dans le caveau où m'attendent Henri IV et Louis XIV.

— Sire, vous n'y entrerez pas sans moi, fit la reine, courageuse; mon devoir et mon droit sont de ne jamais me séparer de Votre Majesté.

Un caveau étroit et long s'ouvrit, le prieur y fit entrer seuls le roi et la reine; là, sur les barres de fer élevées du sol, se trouvaient trente-sept cercueils.

Louis XVI et Marie-Antoinette y restèrent une demi-heure, et en sortirent si pâles et si tremblants qu'ils n'eurent plus l'idée de visiter le trésor ni de déjeuner. Une grande hâte les prit de rentrer à Versailles; le retour, très silencieux, ne ressembla pas au départ. Quelle vision terrifiante avaient eue les futurs martyrs?

En feuilletant l'Histoire, on est frappé de constater combien de pronostics sinistres ont marqué ce règne, depuis l'entrée de Marie-Antoinette en France à travers les défilés terrifiants de la vallée de l'Enfer en quittant la Souabe, l'arrivée à Strasbourg où les tapisseries représentaient le massacre des Innocents, l'orage affreux du jour de son mariage qui arracha ses fenêtres, l'horrible accident de la place de la Concorde le soir du feu d'artifice, la prédiction de Cazotte si étrange et si vraie, etc., etc.

A Saint-Denis, au bas du degré funèbre, se trouve encore le cercueil du dernier des rois... Jusqu'à quand attendra-t-il là son successeur?

René d'Anjou.

Apprenez le Magnétisme (1)

Par le Professeur DONATO

Deuxième leçon : HYGIÈNE MORALE ET PHYSIQUE DU MAGNÉTISEUR

Nous avons vu, dans la leçon précédente, qu'il nous était possible d'acquérir la volonté par d'infimes moyens presque mécaniques. Lorsque nous avons dompté nos petits vices, nous pouvons avoir raison des grands. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Par la patience, par la ténacité nous nous guérissons de nos gros défauts et nous acquérons la puissance sur autrui. Cette puissance nous est donnée par les fluides puissants qui s'échappent d'un esprit dégagé des contingences terrestres, d'un corps sain et vigoureux qui est en repos.

Est-ce dire que le magnétiseur doit mener une existence monacale?

Non! Et malgré les théories de certains maîtres qui déclarent que pour exercer une influence personnelle ou endormir un sujet, il faut être chaste et végétarien, je m'insurge contre de semblables exigences qui, si elles étaient acceptées, auraient pour effet de retarder l'évolution de la créature par le magnétisme.

Ce qu'il faut, c'est une grande santé morale et physique.

L'homme qui se livre à la débauche, aux excès de table ou de boisson, devient forcément un malade. La débauche et l'alcool conduisent forcément à la décrépitude et au crime. Le débauché ne domine pas, il est dominé, il obéit aux pires influences.

Tous ceux qui furent, dans l'histoire, des meneurs d'hommes, eurent une existence exempte d'excès, régulière, même dans l'irrégularité. Napoléon buvait peu, ne dormait que six heures par jour et se lavait à l'eau froide.

Ceux qui demandent à l'alcool une excitation factice,

(1) Voir nos 1 et 2.

peuvent avoir leur heure de célébrité ou de gloire, mais meurent tristement. Robespierre, Marat, buvaient à se griser. On connaît leur fin tragique.

Ce que nous demandons à l'apprenti magnétiseur, ce n'est pas une vie d'anachorète, mais une attitude morale digne de lui, et une hygiène raisonnée qui développera ses muscles et donnera à ses poumons un fonctionnement régulier.

ATTITUDE MORALE. — Se plaire aux spectacles où de grands problèmes sociaux sont agités.

— S'efforcer à lire des ouvrages dépourvus de parti pris.

— Etre bon, surtout avec les faibles.

— Etre charitable, dans la mesure de ses moyens financiers.

— Ecouter beaucoup ceux qui vous sont supérieurs intellectuellement et ne parler que lorsqu'il s'agit de réparer une erreur ou de consoler quelqu'un qui souffre.

— Fuir les conversations libidineuses, non par une pudibonderie ridicule, mais parce qu'inutiles et malfaisantes à celui qui veut se créer une place dans la vie.

— Le temps, c'est de l'argent, dit l'Anglais qui éloigne de lui les gêneurs et les bavards. L'existence est courte, et vous, chers lecteurs, qui désirez votre part de joie et de confort, vous qui savez que les idées socialistes resteront à tout jamais à l'état de théories et vous êtes juré de vous tailler dans la vie un costume de bonheur fait à votre taille, vous devez éloigner de vous, à l'exemple des Anglais, ces malheureux philosophes, ces bavards incorrigibles pour lesquels le bonheur se restreint dans les habitudes ambiantes de leur mesquine existence.

— Dans vos occupations, que vous soyez employé ou ouvrier, ayez toujours une tenue correcte, mais évitez les vêtements trop « chics » que ne porte quelquefois pas votre patron.

— Soyez poli, sans être jamais obséquieux.

— Soyez travailleur non pas comme une machine, mais comme un être intelligent *qui sait ce qu'il fait* et prétend être le collaborateur de la maison qui l'emploie.

— Ne craignez pas de faire montre d'initiative. Vos chefs pourront d'abord être froissés dans leur amour-propre, mais bientôt vous serez pour eux un être à part dans le troupeau de leur personnel : ils examineront votre attitude digne, ils s'intéresseront à vous ; leur mauvaise humeur se changera en sympathie ; ils seront prêts à recevoir votre influence personnelle pour le plus grand bien de vos intérêts.

— Ne dénoncez jamais personne.

— Refusez de vous associer à tout complot, à toute grève, non par manque de solidarité, mais parce que vous vous sentirez assez fort pour faire seul vos affaires.

— N'écoutez jamais un mauvais propos contre un camarade ou un collègue. Faites comprendre à vos « mauvaises langues » qu'il faut se corriger de ses défauts avant de combattre ceux des autres.

— Evitez la fierté avec vos camarades ; soyez avec eux affable, gai, obligeant, mais laissez-leur entendre que vous voulez travailler à votre réussite, en négligeant — jusqu'à nouvel ordre — ces petits plaisirs qui retarderaient la marche ascendante de votre situation. Soyez persuadé que vous ferez des prosélytes. L'énergie a ceci de particulier que ses fluides se répandent d'eux-mêmes sur l'entourage.

Je viens d'esquisser, cher lecteur, les premiers conseils qui vous mettront dans l'atmosphère nécessaire au magnétisme que vous voulez pratiquer, mais il est évident que je laisse à votre intelligence le soin de discerner, sur la route de la vie, les quelques écueils non prévus, afin de régler votre attitude selon ces données générales (1).

ATTITUDE PHYSIQUE. — Se lever avec le jour. Procéder à des ablutions *partielles* de la figure, du cou, de la poitrine et des mains — toujours à l'eau froide.

Petit déjeuner composé de café (en évitant la débilitante et répugnante chicorée) ou de thé. Pain grillé si possible.

Faire une promenade d'une heure au moins, par tous les temps, pluie, neige, grêle ou verglas. Ne pas fumer le matin. Si vous devez être à votre bureau ou à votre magasin à huit heures du matin, sortez à sept heures, mais consacrez régulièrement une heure à la marche bienfaisante. Levez la tête, ayez toujours à la main une canne qui rythmera votre allure. L'hiver, habituez-vous à respirer sans ouvrir la bouche ; l'été, au contraire, laissez l'air pénétrer largement dans vos poumons.

A midi, si vous êtes obligé de prendre votre repas hors de chez vous, choisissez votre restaurant non loin de la maison qui vous occupe. Ne mangez pas ces affreux hachis ou ces sauces douteuses dans lesquels les gargotiers dissimulent les résidus de leurs viandes avariées ; mangez un rôti de viande blanche et si votre appétit est grand, demandez des légumes et du fromage frais. Buvez de l'eau rougie, et si vous le pouvez, de la Vichy ou de la Saint-Galmier. A Paris, l'eau de source même est contaminée.

Puis, après avoir pris votre café sans alcool, et fumé votre cigarette — s'il vous est impossible de vous en passer — faites une nouvelle promenade d'une demi-heure.

Le soir, mangez peu, et *supprimez absolument la viande* de votre repas. Certainement ce sera d'abord un gros sacrifice. Mais, quelle victoire de mater la bête humaine ! Donc, *pas de viande*. Un potage léger, un légume ou des œufs et un morceau de fromage suffisent à votre dîner. Pas de café. Il importe que vous vous couchiez avec l'estomac léger pour que votre sommeil soit réparateur, pour que vos organes soient en repos comme votre esprit.

De huit heures à dix, si vous êtes musicien, faites de la musique ; si la lecture vous tente, lisez un roman d'aventures ou un récit gai ; si vous aimez les jeux compliqués, taquinez les dames, l'échiquier ou les échecs, pratiquez le bezigue chinois. Gardez-vous du bridge, du poker, du baccarat, de tous les jeux d'esprit qui donnent une agitation fébrile qui a sa répercussion dans le corps et surexcite les nerfs.

Avant de vous coucher (à dix heures pas plus tard à moins de théâtre), ablutions *totales* à l'eau froide, avec tub si vous en possédez un. Pendant quelques minutes, faites ruisseler l'eau sur le dos et la poitrine à l'aide d'une grosse éponge. Séchez-vous rapidement avec un peignoir et couchez-vous. Le sommeil viendra vite, un bon sommeil exempt de cauchemars, et le lendemain vous vous réveillerez dispos, fort, plein d'ardeur pour reprendre le combat de la vie.

DONATO.

(1) M. Donato recevra tous les jeudis, de deux heures à sept heures, à la *Vie mystérieuse*, ceux de ses lecteurs qui voudront lui demander un avis ou un conseil sur son cours de magnétisme et d'influence personnelle.

Lire, dans le prochain numéro, la 3e leçon :
LE CHOIX DES SUJETS,
avec photographies.

LES

SORCIERS DE PARIS (1)

GRAND ROMAN INÉDIT

Par JULES LERMINA

— Monsieur Brame, dit Favrol au jeune homme qui venait de l'installer dans son fauteuil, je vous donne huit jours pour régler votre passé de garçon. N'oubliez pas que je veux... je veux que dès demain on se mette à l'inventaire qui devra être terminé à la fin de la semaine prochaine et remis aux experts que j'aurai désignés.

— Soit, dit Gaston. Mais mademoiselle Favrol n'a pas dit qu'elle m'agréât...

— Imbécile! fit le banquier en ricanant. Je veux ce que je veux. Bonsoir, à demain!

Et il le congédia, d'un geste bref.

III

Gaston se retrouva dehors, descendit au boulevard et respira largement.

Dans cette maison, il éprouvait une sensation d'étouffement qui le prenait à la poitrine, à la gorge, en une étreinte douloureuse.

Il regarda sa montre : neuf heures. Trop tôt pour aller au cercle. Le théâtre ne le tentait pas. Il héla une voiture, se jeta sur les coussins.

— Au bois!

Il avait un besoin instinctif d'être seul, de se ressaisir, de s'interroger. Depuis quelques heures, tant d'incidents s'étaient produits, qu'il fallait évidemment les classer, les étudier un à un, les juger dans leurs rapports complexes.

Le cocher partit, à allure modérée.

Les faits se sériaient ainsi :

A cinq heures, il était perdu, songeant à se casser la tête. Un demi-million de dettes, des comptes fictifs, des faux, une situation inextricable, c'était net, irréductible comme un nombre premier.

A sept heures, éclaircie subite. Tout un revirement. Une association avec un des maîtres de la finance, — la direction de la maison à courte échéance — le relèvement complet, avec certitude de fortune définitive.

Quelques minutes après, nouveau changement à vue, l'inventaire, la menace de l'expertise. Plongeon. Aucun moyen de parer au danger. On pourrait jusqu'à un certain point tromper un patron confiant, des administrateurs insouciants, mais contre des spécialistes inquisiteurs et soupçonneux par définition, point de résistance possible. Les abuser était invraisemblable, les corrompre parfaitement inhabituel, le métier de ces gens étant de prouver leur probité par l'improbité d'autrui.

Entre ces deux points extrêmes, l'affaire mariage, subordonnée elle-même à la seconde condition. Gendre, soit, mais d'abord impeccable.

Favrol se défiait de sa propre confiance, par principe et sans motif particulier ou immédiat. Il aurait agi de même à l'égard des siens, de son fils, s'il en avait eu un.

Le mariage! Cette Germaine était exquise, et sa nature s'harmonisait excellemment aux rêves du jeune homme.

Dans la vie large et luxueuse qu'il entrevoyait, cette créature, grande, svelte, à la taille cambrée, aux cheveux opulents, réalisait le type d'une de ces reines du Paris mondain qui doublent, de l'admiration qu'elles inspirent, les orgueilleuses satisfactions du millionnaire, et dans le demi-sommeil où Gaston s'engourdissait, cette silhouette de beauté se détachait sur un fond de teintes fines et riches, somptueuses et délicates, avec, tout autour, une rumeur de jalousies et de soumissions.

— Hé! quoi! qu'y a-t-il? fit-il, en sursautant tout à coup et en se cramponnant, pour n'être pas renversé, à la capote de la voiture.

La victoria s'était arrêtée brusquement, avec un mouvement de recul.

— Mais, je ne sais pas, moi! cria le cocher avec un juron. C'est ce sacré cheval qui s'est tout à coup collé des quatre pieds, en repoussant de la croupe... tenez, il y a je ne sais quoi de blanc, dressé, là, au beau milieu du chemin... Holà! Hé! gare donc!...

Il faisait claquer son fouet. Le cheval regimbait.

Gaston, se dressant, se penchait, regardant par-dessus l'épaule du cocher. Il vit très nettement, à deux mètres en avant du cheval, une forme humaine, de teinte grisâtre, comme de fumée. La nuit empêchait de distinguer les détails. On eût dit d'un vieillard, à barbe très longue, enveloppé dans un manteau.

— Ah çà! te dérangeras-tu? fit le cocher, dont la voix tremblait quelque peu. Attends, faut-il que je t'apprenne à te grouiller!

Il faisait mine de descendre, mais restait rivé à son siège. Le cheval s'ébrouait, reniflait, piaffait.

Gaston, hardiment, sauta sur le sol, marcha vers cette chose bizarre.

Mais à peine était-il arrivé à la tête du cheval que tout disparut : il bondit jusqu'à la place où il avait vu — ou cru voir — le personnage mystérieux. Point de traces.

Il regarda autour de lui : la voiture se trouvait dans une allée au-dessus de laquelle les branches jointes formaient voûte. Il vit alors qu'entre les nuages un léger rayon de lune filtrait. Il se mit à rire :

— Voyons! cocher, c'est un reflet de lune... voilà tout!

— Un reflet! grommela le cocher. Possible! mais jamais Cocotte n'a eu peur d'un reflet...

— Vous n'allez pas croire que c'était un fantôme...

— Je ne crois rien... ni oui ni non... pourtant, bourgeois, si vous voulez bien, nous rentrerons à Paris... Cocotte en a assez...

(1) Voir nos 1 et 2.

Le cheval frémissait encore, comme si un courant électrique eût passé sous sa peau.

— C'est ridicule, fit Gaston. Sommes-nous des enfants ou des vieilles femmes ? Un vieux routier parisien a-t-il peur de son ombre?

— Encore une fois, je ne discute pas, reprit le cocher. Une fois, deux fois, remontez-vous dans la voiture... sinon je file...

Gaston haussa rageusement les épaules et reprit sa place.

— Allez, dit-il.

Le cheval tourna docilement et, au trot allongé, piqua vers Paris.

— Et où conduire monsieur? demanda le cocher.

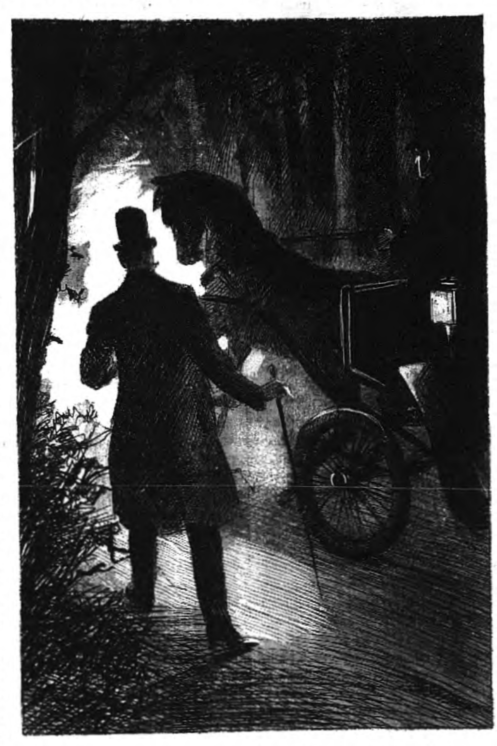
Gaston réfléchit un instant, regarda sa montre : puis, comme obéissant à une subite impulsion :

— Rue Garancière, dit-il.

Il venait de se rappeler soudainement le petit bleu qu'il avait reçu avant de quitter la Banque, ce rendez-vous qui lui était donné par une femme du nom de Nahéma.

Tout d'abord, si l'on s'en souvient, il avait éprouvé un sentiment d'impatience, presque de colère, comme si cet appel lui était, en les circonstances présentes, particulièrement importun ; et voici que par une brusque saute de volonté, il se décidait à y obéir.

Il se laissa aller sur les coussins, en proie à un malaise. Une idée le hantait. Il savait fort bien que, ce qu'il avait *vu* tout à l'heure, n'était pas un effet de lune, mais *quelque chose* de réel et d'irréel à la fois. Cela ressemblait à quelqu'un, à un vieillard que plusieurs fois il avait rencontré dans la rue Taitbout, un homme de haute taille, à chevelure et à barbe longues, invariablement enveloppé d'un manteau gris et coiffé d'un feutre à larges bords. Passant près de cet inconnu, le frôlant, il avait ressenti une impression comme de froid, compliquée d'un choc qui le frappait à la poitrine un peu au-dessous du cœur. Cette sensation était si brusque que, maintenant, il examinait la rue avant de s'y engager, ralentissant le pas ou se détournant, s'il apercevait l'étrange personnage.



Gaston, hardiment, sauta sur le sol, marcha vers cette chose bizarre.

Était-ce lui qu'il venait de rencontrer? Et comment a-t-il disparu instantanément, comme dilué dans l'air?

— Je suis stupide, conclut Gaston. Les émotions d'aujourd'hui m'ont déprimé, toutes ces sottises de — science occulte — me remontent au cerveau, comme si je n'avais pas assez de mes hantises réelles... Et pourtant le cocher! le cheval!... et voici que je vais chez cette Nahéma qui m'a fourré dans ce guêpier d'absurdités... Ce serait trop bête... Cocher!

— Nous y sommes! déclara l'automédon. Cocotte a marché comme si elle avait le diable au derrière. Mais vous n'avez pas dit le numéro...

Gaston, secoué, regarda. Il était justement arrêté devant la maison où si souvent, naguère, il était venu, d'abord comme amant de la très étrange créature qui habitait là, puis en ami, presque en disciple curieux de phénomènes bizarres. Il eut honte de reculer, sauta à terre et paya le cocher qui siffla son cheval et s'éloigna à grande allure.

Des voies qui avoisinent le Luxembourg, la rue Garancière est l'une des plus calmes et, le soir, des plus désertes, véritable coin de province blotti à l'ombre des tours sulpiciennes, où les maisons ont des allures notariales ou conventuelles.

Celle-ci était évidemment un ancien hôtel de noblesse, avec sa majestueuse porte cochère, son rez-de-chaussée à fenêtres hautes et grillées de fer. Souvent, Gaston s'était étonné qu'on eût recueilli dans une demeure aussi prude d'aspect cette femme de nom singulier, Nahéma — et dont l'existence était si peu monacale. Etait-ce son véritable nom ? La concierge, interrogée en les conditions usuelles, avait dit n'en point connaître d'autre. L'hôtel appartenait, paraît-il, à une vieille dame, une comtesse d'Espagnet, que nul n'avait jamais vue. La concierge louait.

Ces idées de propriété, de location, de bail, trois, six, neuf, se présentant à l'esprit de Gaston dissipèrent momentanément, par leur netteté pratique, ses troubles cérébraux et délibérément, il frappa, du marteau de bronze.

La porte s'ouvrit et le jeune homme se trouva dans la cour, spacieuse, faiblement éclairée. La concierge, une grosse femme très banale, lui adressa un signe de tête et de la main lui désigna le perron, au fond. Donc la visite de Gaston était signalée, attendue. Cette sorcière était du dernier bien avec sa portière.

Gaston gravit en deux pas les marches du perron et sonna. Une femme de chambre vint ouvrir, accorte, la taille fine.

Elle prit aux mains du jeune homme sa canne et son chapeau, et, sans lui demander son nom, l'introduisit dans un petit salon qu'éclairait, du plafond, une lampe à globe vert. Madame viendrait de suite.

Gaston regarda autour de lui : il n'était pas un étranger dans cette pièce, naguère boudoir intime, aujourd'hui d'un tout autre caractère. Sur les meubles de soie blanche, la lampe verte jetait des tons blafards. Au milieu, une table de marbre sur laquelle trois flambeaux étaient disposés, autour d'une figure étrange, polychrome, fantastique :

— Allons! bon! fit Gaston en se penchant. Encore de l'Éliphas Lévy!

Il reconnaissait la figure satanique que le fameux abbé Constant, sacré thaumaturge par les névrosés — a inscrite en tête du second volume du *Rituel magique* — une sorte de bouc cornu, aux seins de femme, avec au dos des ailes noires; une des mains, levée, montrant la lune à son premier croissant, l'autre, baissée, le dernier quartier, et, sur le ventre, le caducée, symbole de la double rotation des êtres et des choses.

Sur le front, le Pentagramme, l'étoile à cinq pointes, qui figurait auprès de la signature de Nahéma, sur le petit bleu. Seulement, alors que d'ordinaire, s'il est quelque chose d'ordinaire en matière de magie, la pointe de cette étoile darde en haut, au front de l'idole, comme sur le télégramme, elle se dirigeait en bas.

Gaston remarqua ce détail qui lui avait échappé d'abord : il eut une légère contraction de la lèvre, puis, se contraignant à ricaner :

— Il paraît que depuis ma dernière visite on a beaucoup lu, et sans doute pratiqué le *Là-bas* d'Huysmans... ça pue la messe noire... elle est devenue absolument folle !

— Croyez-vous ! fit derrière lui une voix railleuse.

Il se retourna : gainée dans une robe de soie vert pâle, qui plaquait sur les formes sveltes et robustes, Nahéma, la tête légèrement en arrière, le buste en avant, le regardait en souriant. Cette créature était surprenante plutôt que belle : ses cheveux, piqués de roses rouges, étaient très noirs et, s'abaissant sur le front, touchaient presque la racine d'un nez fortement aquilin, aux narines ouvertes. Les lèvres étaient épaisses et sanguines et les dents d'une blancheur éclatante. Type de sensualité orientale.

Un détail bizarre : les yeux, longs, étaient de nuance légèrement dissemblable : l'un, très bleu, l'autre, d'un gris bleuté; de plus, ils étaient animés d'un mouvement légèrement asymétrique, l'un ne suivant l'autre qu'au tiers de seconde, ce qui augmentait l'acuité du regard, en donnant une sensation de zigzag, d'éclair.

Gaston était resté interdit : avec un rire amusé, elle lui tendit la main, et lui dit, de sa voix qui roulait dans sa gorge comme un roucoulement d'oiseau :

— Merci d'être venu. Avouez que vous êtes un ingrat de négliger ainsi vos amies. Eh bien, vous ne me serrez pas la main? N'ayez pas peur, les griffes sont rentrées.

Il se ressaisit, ayant peur d'avouer son trouble, et, prenant dans sa main les doigts longs, un peu spatulés :

— Pardonnez-moi, fit-il, les affaires m'absorbent si fort...

— Sauf, interrompit-elle, pour vous laisser le loisir d'assister à toutes les premières, de faire figure au pesage ou de conduire au Bois nos plus illustres étoiles... donc, ne mentez pas... Vous n'êtes plus revenu parce que... je vous faisais un peu peur.

Il éclata de rire, trop bruyamment :

— Moi! mais vous ne m'effrayez certes pas! et malgré l'appareil de sorcellerie dont il vous amuse de vous entourer...

— Ah! tout cela! dit-elle en désignant l'idole d'un geste dédaigneux. Le temps nous manque pour faire disparaître toutes ces niaiseries...

— Hein! vous dites niaiseries! Quoi, le Tarot n'aurait-il plus de charmes? Auriez-vous plumé et mis au pot la Poule Nivre, biffé le Tétragramme et décorné le diable?...

— Prenez garde, répliqua gaîment Nahéma, souvenez-vous du conte d'Apulée... pour avoir voulu surprendre les secrets d'une sorcière thessalienne, Lucius fut changé... en âne!... Je vous dirai tout ce que je veux vous dire, rien de plus!... Là-dessus, voulez-vous que nous passions un instant dans mon boudoir?...

Elle ouvrit la porte et Gaston la suivit ; cette autre pièce n'était plus que le temple familier d'une jolie femme, tout de soie blanche à brochages d'argent.

— Asseyez-vous là, près de moi, reprit-elle en l'attirant et en dardant sur lui ses yeux troublants, et dites-moi d'abord pourquoi vous ne m'avez pas fait part de votre prochain mariage...

— Mon mariage! s'écria-t-il avec une surprise réelle. Mais qui vous a dit?

Se souvenant que le bruit avait déjà couru dans le monde financier :

— Bah! ajouta-t-il, racontars de boursiers et voilà tout!

Sans répondre à sa protestation, Nahéma, qui l'enveloppait de son regard fixe, reprit vivement :

— Mais, mon ami... sous votre calme apparent, vous êtes en proie à une terrible agitation!...

— Moi! je vous jure!

— Vous savez bien qu'on ne me trompe pas... je vois... je vois!...

— Des blagues! cria-t-il brutalement.

(*A suivre.*) JULES LERMINA.

LIRE DANS LE PROCHAIN NUMÉRO :

L'ORDRE DE LA MORT, récit dramatique par ÉDOUARD GANCHE.
L'AU-DELA, par TOLSTOI.
LE CATACLYSME DU DÉTROIT DE MESSINE, par MARC MARIO.

Les Sciences divinatoires

Par le Docteur ELY STAR

L'origine des sciences de divination est, on peut le dire sans crainte d'errer, aussi ancienne que l'humanité pensante.

C'est le cas de dire avec le proverbe : *Nil novi sub sole*, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, car l'homme primitif était, en germe, ce que l'humanité civilisée n'a fait que consacrer en le perfectionnant.

L'homme des siècles disparus, appartenant à n'importe quelle latitude, a toujours eu les mêmes besoins que l'homme moderne : il a été d'abord pêcheur et chasseur pour assouvir sa faim; architecte plus ou moins ingénieux pour se garantir contre les intempéries; joueur pour se divertir une fois repu, et superstitieux pour obéir à ses instincts innés de croyance.

La superstition, — qui n'est autre chose que la foi aveugle, la « foi du charbonnier », — fait partie intégrante de nos instincts. On peut dire, judicieusement, que la superstition est à la foi ce que la chenille rampante est au papillon diapré. En nous, la superstition est l'ingénieux besoin de croire en quelqu'un ou en quelque chose de supérieur à nous; les peuplades sauvages accordent leur confiance bornée à des amulettes qui doivent les protéger contre les maladies, les accidents, le venin des reptiles, ou contre les maléfices de leurs sorciers; et il est au moins curieux de constater que dans ces contrées, — depuis le Cafre infidèle jusqu'à l'Esquimau mangeur de poisson cru, le sorcier est, en même temps, prêtre, médecin et prophète (si toutefois il est permis de se servir de ces nobles qualificatifs pour exprimer des fonctions qui n'en sont que la grossière et inepte parodie !)

Le besoin *de croire* est tout aussi inné dans la nature humaine que le besoin *de savoir*; et il est absolument certain que, même dans la société moderne, plus un homme est incroyant plus il est superstitieux.

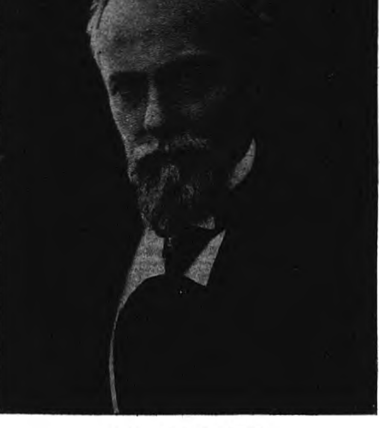
Il va sans dire que le germe de foi que tous nous apportons en venant au monde, subit forcément l'influence du milieu, familial d'abord, et social ensuite. La foi, semblable à une graine, a besoin pour se développer complètement d'un terrain convenablement préparé, autrement la pauvre petite sera entravée dans sa croissance ou étouffée par l'ivraie.

Mais, à côté de ce besoin de croire, naît en nous parallèlement, comme un frère jumeau, le besoin de savoir; car, de même que le doute et l'ignorance marchent toujours ensemble, la foi et le savoir sont les deux luminaires qui, tour à tour, nous apportent leur clarté, l'une positive et radieuse comme le soleil, l'autre négative et réfléchie comme la pâle irradiation de l'astre nocturne.

Disons de suite, pour n'avoir plus à y revenir, que l'accord parfait de la foi et de la science produit ce que les anciens nommaient : *la philosophie*, mot sublime, mais malheureusement dénaturé de nos jours par les encyclopédistes.

Or, c'est du double besoin de croire et de savoir que sont nés tous les procédés usités par l'art, — ou par les sciences de divination.

Ces procédés peuvent, en effet, appartenir à l'art ou à la science comme nous l'expliquerons par la suite, mais l'un comme les autres procèdent toujours par l'empirisme.



Le docteur Ely STAR
le célèbre astrologue.

Sans vouloir cependant remonter jusqu'à la Bible qui nous montre Saül, la veille de son suicide, allant évoquer les mânes de Samuël chez la pythonisse d'Endor, l'histoire nous apprend qu'en Grèce, quatre siècles avant l'ère chrétienne, les pythonisses étaient — déjà ou encore, — en grande considération.

A Delphes, la ville sacrée, on allait consulter l'oracle d'Apollon Pythien. Le temple du dieu dominait la partie supérieure de cette ville, et chaque mois, une jeune fille consacrée par les prêtres, — la Pythie, — descendait dans une crypte souterraine et y rendait des oracles.

Le célèbre Apollonius de Thyanes raconte, dans son apologie à Domitien » (surnommé par Juvénal le Néron chauve), qu'un jour il était allé demander à l'oracle de Delphes, — lui, qui fut vénéré de son temps à l'égal d'un dieu, — si son nom passerait à la postérité.

La réponse fut : « Que sa mémoire passerait aux âges futurs, mais pour y être calomniée », — ce qui se réalisa à la lettre.

Mais Delphes eut bientôt des concurrentes, les villes de Dodone et de Lébadée eurent aussi leurs devineresses et leurs oracles ; à côté des fameux oracles de Delphes, on se rendait aussi, dans le même but, à l'antre de Trophonius.

Puis, vinrent les Sibylles, qui partageaient, avec les oracles réputés, la haute vénération des Grecs.

Les oracles d'alors demeuraient attachés au lieu de leur origine, tandis que les Sibylles s'expatriaient souvent et menaient une existence errante à travers les nations.

Les Sibylles célèbres furent au nombre de dix, et ce fut, je crois, la dernière d'entre elles, dénommée *la Sibylle de Cumes*, qui annonça au roi de Rome, Tarquin le Superbe, le destin de sa race et sa fin malheureuse qui le fit surnommer le Roi mendiant.

Quelques siècles plus tard, et environ cinquante ans avant notre ère, « toutes les régions de monde connu, — dit Christian, — tressaillirent dans l'attente d'un grand et mystérieux événe-

ment ». Les voyageurs des Gaules et d'Asie apportaient chaque jour, de ces deux limites de la terre civilisée, les traditions peu lointaines d'un avenir près d'éclore.

Le sacerdoce romain, feuilletant de nouveau les oracles de la vierge de Cumes, y trouvait quelques confirmations de ces vagues rumeurs.

Le grave Cicéron lui-même (l'ennemi par excellence de toute superstition), inscrivait, dans son fameux *Traité de la divination*, ce pressentiment général qui s'emparait de tous les esprits et confondait sa raison !

Une colonie israélite, établie à Rome où elle exerçait le négoce, y avait introduit ses prophéties nationales et, chose étrange, le langage et les calculs des Daniel et des Isaïe concordaient avec les textes séculaires de la Sibylle et avec les hymnes sacrés que les légions romaines avaient ouï chanter par les Druidesses de Bretagne sur les grèves de l'Océan.

Toutes ces traditions annonçaient qu'un Roi nouveau allait se lever sur l'orient pour marcher à la conquête du monde, et rendre aux nations réunies sous sa puissance l'âge d'or de la liberté.

Mais, quel serait ce Roi suprême? Etait-il né ou à naître? Du sein de quelle race surgirait-il et à quels signes précurseurs pourrait-on le reconnaître ?

Les oracles se taisaient à cet égard, et leur silence, au milieu des pressentiments qui agitaient l'humanité pensante, livrait les esprits à une foule d'illusions.

Rome était pleine d'astrologues venus des contrées les plus lointaines pour y chercher fortune. Ces devins opéraient par l'inspection des astres, par le calcul des lettres et des nombres, et aussi par des incantations magiques dont le détail serait superflu ; mais aucun d'eux ne pouvait résoudre le mystérieux problème de moment!

(A suivre.) Dr ELY STAR.

Mes débuts dans le Spiritisme

Par RAPHAEL N'HUTTER

C'est toujours avec une émotion nouvelle que j'évoque le souvenir de la première manifestation spirite que nous avons obtenue en plein jour : la signature de mon père par l'écriture directe, sans aucun contact (1). Pour me conformer à ma promesse, j'aurais dû m'en tenir là et ne pas poursuivre nos expériences.

Je demandais une preuve de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, quelle plus belle preuve pouvais-je désirer? Le doute n'était plus permis, mais mon incrédulité était si profonde que, le lendemain, je me demandais si je n'avais pas rêvé. Et pourtant j'avais une preuve matérielle et tangible ; toutes les personnes qui connaissaient l'écriture de mon père avaient reconnu sa signature ; mais cela ne me suffisait plus.

Nous résolûmes, ma femme, mon fils et moi, de continuer nos expériences. Cependant, je dois dire que dès le premier jour, il y eut quelque chose de changé en moi. J'avais compris l'inanité de mon scepticisme et de mon orgueil, je savais que *je ne savais rien* et les plus beaux arguments de ma théorie matérialiste me semblaient manquer de fondement. Un souffle divin effleurait mon âme ; ma conscience, en me reprochant mon passé, me faisait entrevoir un avenir rédempteur.

Je prenais de belles résolutions que je ne tenais pas, et mieux j'apprenais à me connaître et plus la lutte contre mes passions me paraissait inégale. Je ne pouvais mieux comparer mon égoïsme et mon orgueil qu'à deux pieuvres dont les tentacules avaient des ramifications dans toutes les parties de mon être. La force que je leur enlevais d'un côté, semblait se décupler d'un autre. J'étais en lutte continuelle avec moi-même. Ce qui me faisait particulièrement souffrir, c'était la pensée du mal que j'avais fait autrefois par ma parole et mes écrits.

J'avais planté le doute dans des consciences droites et croyantes, j'avais détourné de leur foi des êtres qui s'étaient trouvés dans mon intimité, j'avais publié dans des journaux, des brochures, des diatribes qui avaient dû agir sur d'autres cerveaux comme des écrits de ce genre avaient agi antérieurement sur le mien.

Enfin, je pris une première résolution énergique et son accomplissement me coûta beaucoup.

J'avais une grande quantité de manuscrits où se trouvaient exposées mes idées néfastes, je les brûlai tous!

Seuls, ceux qui ont écrit, comprendront la petite torture morale que m'infligea cet acte de destruction, de renoncement à mon passé. Le mal fut de courte durée et se transforma en un bien-être inaccoutumé.

(1) Lire dans le n° 1 : *Comment je suis devenu spirite.*

***

A l'expérience suivante, l'esprit de mon père se manifesta presqu'aussitôt. Je lui demandai s'il pourrait me communiquer ses réponses par écrit, mais il me répondit que cela lui était impossible. L'instruction de mon père était nulle, de son vivant il n'aurait pas su écrire un lettre, mais je m'étais imaginé naïvement que l'âme, dépouillée de son enveloppe charnelle, acquérait le savoir universel. Ayant pris pour mission de propager la vérité par tous les moyens possibles, je narre les faits tels qu'ils se sont produits, sans les amoindrir ni les enjoliver, sans prétention et sans fausse honte.

J'avais vaguement entendu parler de la typtographie, ou moyen de communiquer avec les esprits par des coups frappés. Je demandai à mon père si ce moyen lui convenait et il me répondit : « Oui. »

Ma première question fut :

— Pourrai-je racheter mon passé ?

Il me répondit :

— Oui, par la charité, le dévouement et la souffrance.

— Je regrette le mal que j'ai fait, je m'abstiendrai d'en faire à l'avenir, Dieu me pardonnera-t-il ?

— Dieu ne pardonne ni ne châtie, il projette sur notre terre les rayons de sa bonté incréée et immuable par l'intermédiaire des esprits supérieurs, pour éclairer la bonne route aux yeux de ceux qui se rendent dignes d'y entrer.

Le pardon est humain, il a pour but de ne pas décourager celui qui se repent, mais le repentir n'est pas suffisant pour annuler le mal que l'on a fait, il faut le réparer. Tout se paie, rien ne se perd. Toutes les âmes sont éternelles, celles qui ont à s'acquitter de dettes mutuelles se retrouveront dans des vies ultérieures.

— Qu'entends-tu par vies ultérieures ?

— La grande variété des intelligences et des capacités humaines indique qu'il y a eu des vies antérieures et qu'il y en aura d'ultérieures. L'âme s'incarne et fait un passage sur la terre dans un but de perfection. Le corps meurt, l'âme retourne dans l'erraticité, ce qui équivaut pour elle à une naissance sur un des plans du monde invisible. Elle vit un temps plus ou

moins long sur ce plan, puis elle le quitte et renaît sur la terre pour une nouvelle série d'épreuves servant à son avancement spirituel.

— Mais cela ne peut pas durer toujours?

— Au fur et à mesure que l'âme se perfectionne dans ses vies terrestres, elle renaît sur des plans supérieurs, et, quand elle a obtenu son développement absolu, elle opère sa réintégration en l'unité divine sans perdre sa personnalité.

— Et quel est le meilleur moyen pour atteindre ce but au plus vite?

— Le renoncement à ses passions, à soi-même et la pratique de la charité sous toutes ses formes.

— C'est difficile.

— Nous finirons tous par là, un peu plus tôt, un peu plus tard.

Cette conversation que j'abrège dura plusieurs heures, le moyen de communication étant des moins rapides.

L'esprit frappait un coup dans la table pour indiquer la lettre *a*, deux coups pour la lettre *b*, etc., et, à l'aide d'un crayon, j'alignais les lettres transmises l'une derrière l'autre sur une feuille de papier, pour obtenir des mots et des phrases.

Cette seconde séance nous fatigua beaucoup, surtout mon fils qui était le médium.

Cet enseignement tout nouveau révolutionna mes idées, il me donnait la clef d'un mystère dont l'incompréhension avait contribué à me faire perdre la foi.

Les réincarnations successives de l'âme m'expliquaient le but de la vie et je comprenais enfin ces paroles de Jésus-Christ qui m'avaient fait sourire autrefois : « Nul homme n'ira dans le royaume de mon Père s'il ne renaît une autre fois. »

Je comprenais aussi pourquoi des êtres humains naissent infirmes, chose inexplicable sans la réincarnation.

Mon père ne m'avait-il pas dit : « Rien ne se perd, tout se paie. » Plus que jamais je persistais dans mon désir de continuer nos séances, mais j'eus le tort de les orienter dans un autre sens. Par la suite, ayant demandé des manifestations physiques, nous pûmes en obtenir de fort curieuses; d'abord elles furent amusantes puis, peu à peu, notre maison fut véritablement hantée et notre situation devint intenable. Aussi ne conseillerais-je pas à ceux de mes lecteurs qui voudront pratiquer le spiritisme de faire ce que j'ai fait. Je n'insiste pas, ils jugeront par eux-mêmes.

Ce qui aurait dû m'éclairer sur la faute que je commettais, c'est que l'esprit de mon père ne se manifesta plus à nous dès que nous commençâmes ce genre d'expériences.

Au début, il y eut des déplacements invisibles d'objets, un encrier disparaissait de la table et nous le retrouvions dans le tiroir du comptoir fermé à clef. Des paquets d'enveloppes sous bandes placés dans un casier se trouvaient instantanément étalés les uns à côté des autres sur une longue planche où l'on ne pouvait atteindre qu'à l'aide d'une échelle.

Sur ces entrefaites, mon fils était devenu médium auditif, c'est-à-dire qu'il entendait l'esprit lui parler à l'oreille. Un jour l'esprit lui ordonna de me demander d'aller prendre un verre placé sur une étagère et de le mettre sur la table. J'étais alors occupé à écrire, car en ce moment, les manifestations avaient lieu du matin au soir, avec de courtes intermittences et sans qu'il fût besoin de les provoquer; je refusai d'aller prendre le verre.

— Père, me dit mon fils, l'esprit me dit que si tu ne prends pas le verre il le cassera.

— C'est un farceur, répondis-je.

Au même instant, le verre se brisa en mille morceaux. Peu après l'esprit me demanda de cesser de fumer, et comme je refusais, mon cendrier se brisa sous mes yeux avec un bruit étrange qui m'effraya.

Dans un prochain article, j'entretiendrai mes lecteurs des principales manifestations physiques que nous avons obtenues et dont la plupart sont véritablement stupéfiantes.

RAPHAEL N'HUTTER.

Le Chemin occulte

Par STELLATA

La Routine est au Progrès ce que le crépuscule est à l'aurore. Ceci est pour répondre à beaucoup d'observations, objections et questions qui ont été faites au sujet des sciences occultes.

Les sciences occultes! Voilà une chose qui se dresse — tel un fantôme — dans certains esprits. Pourquoi veut-on attacher à ces deux mots alliés un sens extraordinaire, y voir la similaire en quelque sorte de magie, sorcellerie... alors que cela veut dire tout simplement : « chose cachée, fermée »? Ce mot vient du substantif : occlusion. On a dit le pansement par occlusion de Lister, — ce fut la base de l'antisepsie, — c'est-à-dire que par quantité d'enroulements de bandes on le dérobe au jour jusqu'à guérison. Tout le monde sait aussi qu'une porte fermée peut s'ouvrir et qu'il suffit d'en trouver la clef.

L'intelligence des femmes qui lisent, leur jugement, n'est véritablement pas au-dessous des questions actuelles.

Pour vivre dans notre siècle de lumière, être à son niveau, il ressort plus utile de ne pas rester ignorante volontairement en se retournant côté... pile sur le chemin de clarté, en jouant le rôle des juges qui jadis condamnaient Galilée...

La science pioche, fouille, commence à trouver... n'est-il pas simple de la suivre, de s'intéresser à son évolution passionnante, et cela avec calme, sans trouble et sans vouloir attacher une idée de mystère à ce qui est purement scientifique, expérimenté par de réels savants. Evidemment, au moyen âge on voyait des miracles, des « diableries » là ou résidait un éclair pâle de la science moderne. Mais les temps ont marché, la terre a roulé davantage par l'Univers et davantage le Progrès est né.

Si l'âme se ferme à toute idée nouvelle, si elle refuse d'étudier, à quoi lui servira d'exister dans un corps humain?

Nier, ce qu'on ne touche, ni ne voit, est peu plausible. Voit-on les vibrations du son? pourtant elles existent et on est arrivé à les enregistrer bien au-delà de la perception de nos sens. On a compté les vibrations des notes hautes et basses, on a même donné les formes de ces vibrations, en recouvrant la plaque vibrante de substances plus ou moins fluides. Et elles sont vraiment curieuses. Il y en a en forme de marguerites, de gerbes, de spirales et les notes bien hautes amènent des formes d'arbres admirablement constitués. Le *la* supérieur donne des ondes très fines en aspect de cône, tandis que le *la* inférieur les donne beaucoup plus espacées, et en cône tronqué.

Pour se convaincre des vibrations du son, qui n'est autre chose en somme que la puissance du verbe, il suffit de mettre deux instruments de musique à distance, de frapper une note sur l'un pour entendre l'autre vibrer — sans contact — dans le même ton.

Les vibrations de la lumière ne sont pas niables non plus. Tout est vibrations dans l'Univers, pourquoi nierait-on celles de la pensée? Pourquoi dénierait-on à notre cerveau, merveille de subtilité, le don de lancer des vibrations de pensées? La photographie — encore une découverte « miraculeuse » — a enregistré — et c'est clairement démontré, cela est visible et admis par un savant de belle envergure : le docteur Baraduc — les ondes émanant à travers la boîte cranienne de cerveaux agités soit par les passions violentes, soit par les sentiments tendres.

Il semble que là, réside la preuve de l'extériorisation de la

pensée et de cette vérité également prouvée : « les idées sont dans l'air ». Peut-on aussi ne pas admettre l'influence des gens les uns sur les autres, sans nier le magnétisme auquel le système planétaire doit son équilibre? On a fait scientifiquement assez d'expériences d'hypnotisme et d'auto-suggestion pour démontrer cette vérité. Et les rayons N et les rayons N', appelés aussi rayons de sympathie et d'antipathie et expérimentés par les docteurs Blondot et Charpentier de Nancy devant la Faculté? Et les rayons X? C'étaient des choses occultes, tout cela, elles ont pu filtrer à travers la porte fermée.

Eh bien! et la découverte de Hertz? ces ondes qui portent la voix, sans fil conducteur, à quatre-vingts kilomètres, et Marconi les appliquant à la télégraphie?

A présent on trouve encore mieux, ce n'est pas déjà connu, mais les expériences qui se font sont concluantes : on dirige *sans contact* une torpille en envoyant sur elle des ondes hertziennes; elle va, se meut, tourne et finalement frappe au point précis où elle doit aller. Est-ce que cette petite torpille, matière inerte, ne semble pas douée de vie et d'intelligence... Ce champ est tellement vaste qu'il peut mener à conduire — sans moteur annexé à elles — des choses très différentes.

Songeons aussi à cette expérience qui à l'heure où nous vivons est encore bien intéressante, c'est celle des rayons désassimilateurs, des rayons qui désagrégent... depuis longtemps on remarque que l'action des rayons chimiques de la lune détruit et ronge le tuffau; ce fut le germe du travail entrepris. Mais ceci est encore « occulte ».

Non, ne craignons pas de feuilleter les livres de science, nous ne recueillerons qu'élévation et savoir, plus de force, plus de jugement, plus de puissance; qui sait même si nous n'aiderons pas la science?

Peut-on nier encore le fluide nerveux, le fluide humain?

Quel recul vers l'ignorance en vérité de ne pouvoir admettre que ce qui est visible, de rejeter systématiquement toute étude conduisant sur un chemin « occulte », c'est-à-dire fermé, où il est passionnant de jouer le rôle de pionnier.

Chercher à apprendre, chercher à savoir, juger ensuite c'est se mettre en garde contre les surprises, c'est se fortifier moralement, c'est vivre selon son siècle et il est du devoir de ceux qui écrivent de montrer l'*actualité* sans parti pris, sans influencer les cœurs et les réflexions qui naissent justement de l'opposition des manières de voir.

STELLATA.

L'Occultisme à travers les Journaux

De la *Revue hebdomadaire* (journal du docteur Mémère) :

Napoléon III témoin d'un phénomène de spiritisme (1858).

« A Plombières, racontait Napoléon III, me promenant avec le général Espinasse, nous passions devant un jardin qui nous sembla charmant. Il y avait là deux dames qui se promenaient. La porte s'ouvrit; nous entrâmes dans le jardin. La conversation s'engagea et bientôt, près d'un cabinet de verdure, nous trouvâmes une table fort élégamment servie. Et comme ces dames nous avaient priés de nous asseoir, Espinasse et moi, tous deux du même côté et les deux dames de l'autre, je dis qu'il valait mieux que chacun de nous fût à côté d'une dame; mais, comme elles s'étaient levées, la table se mit à suivre une des dames. Elle entra dans le cabinet de verdure; la table suivit. Et je n'ai pu voir aucun agent capable de produire ce mouvement. »

M. Becquerel a répondu ceci : « Sire, ces sortes de phénomènes, qui surprennent, ont le grand inconvénient de ne pouvoir se reproduire à volonté. Il faut des circonstances particulières qui ne se retrouvent plus quand on veut constater le fait scientifiquement. Jamais, devant la commission nommée par l'Académie des sciences, on n'a pu voir ces mouvements de corps inanimés, et bien des hommes sérieux ont offert, vainement, de grosses sommes à ceux qui pourraient produire un de ces miracles que tant de personnes ont cru voir. »

Du *Voile d'Isis*, sous la signature de Sédir :

Chez les Habbès, dans le haut plateau central du Niger, le régime est théocratique; chaque village a son grand-prêtre, divin et bienfaisant; ces deux classes sont hiérarchisées; en outre, il y a un vieillard pour le culte des ancêtres. Un enfant est toujours la réincarnation du mort de la famille le plus récent; il en porte le nom. A dix ans, l'enfant est initié; puis vit dans une maison avec les camarades du même âge, jusqu'à son mariage. Il est lié à eux par le *serment du sang* (lait et gouttes de sang de tous les associés), plus fort que les liens naturels.

Du *Petit messager belge*, cette intéressante définition de la *vraie force* :

« Méprise fondamentale que d'appeler la véhémence force! Un homme n'est pas fort qui prend des accès de convulsions bien que six hommes ne puissent le tenir alors. Celui qui peut avancer sous le poids le plus lourd sans chanceler, voilà l'homme fort! Nous avons besoin à jamais, spécialement dans ces jours de hauts cris perçants, de nous remettre cela en mémoire. Un homme qui ne peut pas *se tenir en paix*, jusqu'à ce que vienne le temps de parler et d'agir, n'est pas du tout l'homme qu'il faut. »

Comment atteindre cette vraie force? Il faut d'abord savoir ce que l'on veut, et vouloir réellement ce que l'on veut, dans la virile persuasion que si la demande, si le désir sont raisonnables, logiques, nous avons puissance de les réaliser, tôt ou tard. Le succès nous appartient. Celui qui, dans l'accomplissement de sa profession, y met journellement toute son intelligence, toute sa conscience, est certain d'arriver à la bien remplir, et à y trouver une grande satisfaction, quels que soient les obstacles qui puissent se présenter. La maîtrise de nous-mêmes est encore bien plus notre affaire. Les cris, les menaces, les grands gestes, c'est de l'énergie dilapidée; la colère n'est que faiblesse. Le sage a toujours été représenté sous des traits calmes. L'homme à l'attitude paisible et ferme, lorsqu'il paraît dans un milieu troublé, apporte déjà une sensation de repos, de réconfort par sa simple présence. L'homme à l'attitude paisible et ferme inspire la crainte quelquefois — il est une force — le respect toujours.

— Je peux. — Je veux. — Le triomphe est au bout de l'effort.

L'ILLUSION

En outre des faits surnaturels psychiques qui font l'objet spécial des études faites par la *Vie mystérieuse*, il existe également des reproductions de faits mystérieux très intéressantes et que j'appellerai *artificielles*, parce qu'elles sont produites à l'aide de trucs, c'est-à-dire à l'aide de procédés plus ou moins compliqués, et se rattachant à l'Art connu sous le nom de Prestidigitation. En effet, si les médiums, tels que Miller à Paris et à Bruxelles, Kadock plus récemment encore et d'autres, sont arrivés à évoquer et à produire en public, chez des particuliers, en des lieux non spécialement préparés, à produire, dis-je, des phénomènes curieux et des apparitions, des spectres et autres personnages ultra-naturels, les prestidigitateurs ont certainement réussi à obtenir dans leurs théâtres et dans les grands Music-Halls des effets merveilleux d'apparitions de spectres sur des scènes truquées, ainsi que des phénomènes de lévitation. — Grâce aux secrètes et savantes combinaisons de leur art, et sans qu'il soit possible de voir aucun support matériel en cette circonstance, ils sont arrivés à soulever du sol un être vivant, femme ou enfant, jusqu'à environ un mètre d'élévation. Arrivé à ce point, le sujet s'arrête dans son ascension et demeure stationnaire et comme en équilibre dans l'espace. L'opérateur passe alors un long bâton au-dessus du corps, dans tous les sens, pour montrer qu'il n'est supporté par aucun fil venant du plafond. Puis il passe ce même bâton sous le corps pour prouver qu'il n'existe aucune tige ni support rigide susceptible de le soutenir. Enfin, il fait passer un cerceau fermé autour du corps qu'il fait entrer dans le cerceau par la tête et sortir par les pieds sans aucune interruption apparente dans le parcours. Le cerceau est en fer d'un seul morceau, sans aucune discontinuité, et toute cette scène se passe en pleine lumière. Ce phénomène de lévitation est absolument merveilleux et fantastique, et ce que les Prestidigitateurs ont obtenu là est déjà très beau. Malgré cela nous ne pensons pas que leur science ira jusqu'à reproduire artificiellement les apparitions de spectres à l'instar de Miller et d'autres Médiums afin de relever le défi qui leur a été porté par la presse parisienne comme par la Société spirite belge.

Le respect du secret professionnel nous oblige à ne pas divulguer le procédé employé, bien qu'il nous soit connu dans ses moindres détails, mais ceux de nos lecteurs qui auraient intérêt à le connaître et le désireraient, peuvent s'adresser au bureau de la *Vie mystérieuse*, où nous nous ferons un plaisir de leur indiquer comment et dans quels ouvrages ils trouveront ces explications nettement exposées.

CH. SAILE.

Causerie de la Marraine.

La journée bien remplie.

Combien de fois, mes chères filleules, vous êtes-vous dit en bâillant : « Dieu! que je m'ennuie! »

Et souvent dès le matin, la toilette à peine terminée.

Le temps y est sans doute pour quelque chose quand il est maussade; mais lorsque le soleil brille gaiement dans vos cheveux, dans vos yeux, semblant vous narguer tout en vous caressant, pourquoi, dites? pourquoi vous ennuyez-vous?

Bien souvent, vous l'ignorez vous-mêmes, c'est que vous êtes de nature trop molle. En notre époque, un peu de virilité chez la femme ne nuit pas, au contraire, car on abuse plus volontiers d'un caractère mou, que d'une volonté bien arrêtée, et je vais vous dire, moi, pourquoi vous vous ennuyez, mes chères filleules.

Dès votre réveil, soit sous l'effet d'un rêve, soit simple paresse d'esprit, vous n'avez pas la moindre idée de ce que vous allez faire, et d'avance, tout effort vous fatigue. Vous avez tort, écoutez-moi.

Quand mes enfants sont ainsi, je les envoie au tub, cela ne fait jamais de mal. Pourquoi ne feriez-vous pas toutes ainsi? Je sais beaucoup de femmes qui craignent l'eau froide; d'autres à qui leur médecin la défend. Eh bien! ouvrez votre fenêtre toute grande alors, ou allez prendre l'air un moment. Vous aurez bien sûrement une idée au bout d'un petit quart d'heure, et vous rentrerez.

Il faut, dès le réveil, secouer les brumes du sommeil, qui engourdissent les volontés et alourdissent l'âme et le corps; ensuite, avec une idée une autre arrive, puis trois, puis quatre, etc.

Je vais faire le menu d'abord, asseyons-nous. Aussitôt, défilent dans votre esprit une variété considérable de mets, vous choisissez. Celles qui ne sont pas riches prennent d'avance telle somme pour la cuisine, telle autre pour l'entretien et une toute petite pour le superflu, fleurs, rubans, dentelles, poudre de riz, que sais-je! Quand on est adroite, on sait toujours s'y prendre pour avoir une surprise ou pour en faire une à monsieur, aux enfants; la bonne surprise, c'est le dessert de la vie.

Ceci fait, le ménage terminé, vous vous habillez et vous sortez. Vous avez un but, car vous marchez d'une gentille allure qui fait se retourner les passants, en se disant: La charmante femme! Vous êtes contentes? Assurément! Et vous voilà de bonne humeur, c'est monsieur qui en profitera. Où allez-vous? faire votre marché, soit seule, soit avec la bonne. N'ayez point peur de marchander. On abuse tant de vous quelquefois. Les bons comptes font les bons amis; soyez bien sûres que la marchande vous estimera davantage quand vous aurez estimé sa marchandise à sa juste valeur.

Ceci fait, vous musardez un peu. Les jolies fleurs là-bas! deux sous de violettes, cela sent bon et c'est si joli. Les fleurs sont les petites amies de la femme et monsieur préfère parfois les parfums naturels à ceux de la poudre de riz. Vous rentrez alors, vous préparez le repas et mettez le couvert, monsieur rentre et repart après le déjeuner.

Un peu de lecture après le repas, c'est meilleur que de faire la sieste, car l'esprit lui aussi a besoin d'être nourri. Vous rêvassez un moment, c'est bien permis, mais « pas trop n'en faut »; vous remettez ensuite tout en ordre, vous retouchez ou changez de toilette, et vous voilà de nouveau dehors.

Où allez-vous? N'en savez-vous rien? Il y a le bois, le boulevard, les magasins, vos amies, et puis, quelque brave famille à laquelle vous vous intéressez, car si pauvre que l'on soit, il y a toujours plus pauvre que vous. Il y a autant de gammes à la misère qu'à la souffrance, et le cœur d'une femme éprouve tant de joie à faire du bien autour d'elle.

Vous êtes décidées et vous partez, soit à pied, soit en voiture; neuf fois sur dix vous vous rendez d'abord dans les magasins. Avouez-le, voici le moment critique, car tout vous tente. Vous avez besoin de ceci, vous voudriez bien avoir cela. Seulement, comme ce matin vous avez eu la sagesse de garnir votre porte-monnaie de telle sorte que les folies vous sont interdites, vous hésitez; mais pas longtemps. Voici un sourire au coin de vos lèvres, c'est que vous avez trouvé le moyen; vous achèterez ce que vous voudrez et vous ferez tout bonnement parvenir la note à monsieur.

Aïe! Vous vous redressez, car immédiatement la vision de monsieur passe devant vos yeux. Il tient la note et son nez s'allonge. Il paiera tout de même mais il grondera ou il boudera; et c'est si ennuyeux un mari boudeur ou grognon!

Allons vous vous échappez. Ouf! sauvées! C'était pourtant bien joli! Mais voilà que le sourire revient au coin de vos lèvres. Ah! que vous êtes donc adroites quand vous le voulez bien! Car vous venez de penser: J'ai été bien sage, monsieur sera content, et c'est lui qui m'offrira ce soir ce dont j'ai tant envie, car il le devinera tout de suite.

Vous avez pris l'air, vous rendez quelques visites; ensuite vous allez chez votre « protégée »; là, on vous fait fête. Comme vous êtes contentes de vous sentir tant attendues, de vous savoir tant aimées partout.

Et vous gardez cette bonne impression jusqu'au dîner.

Monsieur est-il maussade, bourru même? vous vous montrez contentes malgré tout; et, par esprit d'imitation à défaut de tout autre sentiment, le visage du seigneur et maître se transforme peu à peu : de bourru il deviendra nerveux, de nerveux, indifférent, d'indifférent, attentif, affectueux. Suivez ces jeux de physionomie, c'est très amusant, et cela aide à attendre la fin.

Alors, vous racontez votre journée, vous faites vos comptes. Monsieur s'émerveille. Tant de bonnes choses pour si peu d'argent! Cela vaut bien une récompense. Alors dites, c'est le bon moment, vous pouvez tout demander.

Ainsi les jours s'ajoutent aux jours, les mois aux mois, les années aux années, et la vieillesse arrive sans qu'on y prenne garde, et l'on se remémore gentiment le bon temps qu'on n'a point perdu.

Ce tableau, mes chères filleules, vous semble trop beau peut-être pour être réel; il n'en est rien. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, il en est de même des événements petits ou grands. Sur tout et en tout, il est possible de tirer une bonne part, de se prémunir de la mauvaise, de se faire une sorte de cuirasse avec la fermeté d'un caractère conscient de ce qu'il peut et faisant ce qu'il doit.

Il y a aussi celles qui n'ont point de foyer, peu d'amies, aucune relation et qui sont pauvres, qui travaillent à l'atelier ou chez elles toute la journée. Celles-là semblent condamnées à un ennui perpétuel; pourtant il est toujours permis d'avoir quelques joies là où l'on peut les prendre. L'ouvrière est libre le soir, qu'elle sorte donc, qu'elle lise, qu'elle cause aussi de ces jolis riens qui la rendent si séduisante tout de même. Elle est libre aussi le dimanche, et ce jour-là surtout, elle s'ennuie, parce qu'elle ne sait comment l'employer sans dépenser une partie de son gain.

Il y a pourtant des musées gratuits, des conférences artistiques et littéraires, des expositions, et des associations de jeunes filles. Il y a les bibliothèques, les billets de théâtre; il y a surtout le bon air, dans les jardins publics ou dans la banlieue.

Vous m'objecterez qu'une jeune fille seule est bien exposée, mais elle peut prendre avec elle l'enfant d'une voisine qui lui saura gré de la distraction qu'elle lui procure, et qui le témoignera gentiment, sans la gêner.

D'ailleurs, il existe, je vous l'ai dit, des associations de jeunes filles où, moyennant de faibles cotisations, il est permis de se rencontrer, de bavarder, de s'amuser, et même de passer des vacances au bon soleil dans des maisons nouvellement fondées pour elles à la campagne.

Vous voyez, mes chères filleules, qu'une femme adroite sait toujours passer agréablement son temps, mariée ou non. L'initiative est l'une des meilleures qualités féminines; la femme suggère l'acte et l'homme l'accomplit.

Surtout, n'allez pas faire lire ma chronique à messieurs vos époux, ils me traiteraient peut-être de sorcière.

MARRAINE LOUISE.

COURRIER DE LA MARRAINE

Marraine Louise répond à toutes les questions à cette place. Pour les réponses pressées, par correspondance, envoyer 30 centimes en timbres.

J. V. H. — Ma chère enfant, il faut toujours espérer; l'espérance est la seule foi qui nous console, et la réalité vient souvent donner raison à l'espérance. Voyagez, vous oublierez peut être.

Jeanne V. — Les toquets seront de plus en plus petits, comme les chapeaux. Les grands chapeaux sont une mode éphémère.

Henriette H. — Donnez donc à votre bébé une cuillerée de Tonex dans un verre d'eau. Il boira ça comme du lait.

De F... Amiens. — Je n'ai pas reçu votre lettre, ma chère filleule; je réponds toujours dans les 48 heures.

E. D., lecteur fervent. — Adressez-vous à la Maison Caroly (Académie de prestidigitation), 20, boulevard Saint-Germain.

Une mère inquiète. — Je vous conseille fortement d'écrire au docteur Mesnard. Il vous rassurera; car ceci n'est pas de mon ressort. Je crois qu'il y a urgence.

Amie sincère. — Il n'est pas convenable de sortir seule avec ce jeune homme; nous ne sommes pas en Angleterre, chère filleule.

MARRAINE LOUISE.

Deux Conférences Spiritualistes gratuites

Un groupe philanthrope, voulant continuer l'œuvre d'altruisme qu'il a commencée l'an dernier au n° 8 de la rue de Ménilmontant, va reprendre la suite de ses conférences sur le spiritualisme à la Salle de la Brasserie Georges, 142, rue des Pyrénées.

La 1re conférence aura lieu le 12 février, à 8 h. 1/2 du soir, et la 2e le 26 février à la même heure, pour se continuer de quinze jours en quinze jours.

L'accueil le plus fraternel y est promis à tous. Les conférences sont gratuites. Pas de politique, rien que de la fraternité.

Consultations de la Vie Mystérieuse

AVIS, CONSEILS, RECETTES ET CORRESPONDANCE

AVIS IMPORTANT : *Une large place est réservée, dans chaque numéro de la* **Vie mystérieuse**, *pour répondre à toutes les questions que nos lectrices et lecteurs voudront bien adresser à nos différents collaborateurs. La direction littéraire et scientifique de la* **Vie mystérieuse** *restant étrangère à cette partie consacrée aux consultations médicales, consultations graphologiques et astrologiques, les lectrices, lecteurs et abonnés devront écrire directement à chacune des personnalités sous l'***autorité** *et la* **responsabilité** *desquelles sont faites ces différentes rubriques.*

Toutes demandes de renseignements, tous envois de mandats-poste, de bons de poste ou timbres relatifs à ces rubriques doivent être uniformément adressés à

LA VIE MYSTÉRIEUSE, **10, rue Saint-Joseph**, *à PARIS*

mais aux noms des collaborateurs dont les noms suivent :

Pour les consultations médicales : M. le Dr Mesnard.
— astrologiques : Madame de Lieusaint.
— graphologiques : M. le professeur Dack.

La Consultation du docteur.

LA VOLONTÉ

Je voudrais, aujourd'hui, faire comprendre à ceux qui me lisent le rôle prépondérant que joue, dans la vie, *la volonté.*

Prenons pour exemple les exercices gymnastiques, les exercices de force. Un homme intelligent, qui *veut* devenir fort, en développant ses muscles, obtiendra, en trois mois, des résultats surprenants, parce qu'il *pensera* à ce qu'il fait, *en le faisant.* Ses muscles durciront, augmenteront de volume, parce qu'il les aura guidés ; tandis qu'un homme constitué pour devenir très fort, et qui fera des exercices machinalement, sans entrain, sans règle, en ne fixant pas sa pensée sur les actes qu'il accomplit, verra ses forces s'accroître, cependant, mais en y mettant beaucoup plus de temps.

Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois, est un des adages de nos pères, que nous devrions souvent méditer.

Un exemple : une personne déambule sur un trottoir, en lisant son journal, ou en pensant à quelque chose qui la préoccupe ; il est bien certain qu'au bout d'un temps relativement court, elle ressentira une lassitude qu'elle s'empressera d'attribuer à la lourdeur de l'atmosphère ou à la chaleur, à l'encombrement. Eh bien, que cette même personne essaie de refaire, le lendemain, le même chemin, en *pensant qu'elle marche*, et en s'appliquant à marcher droit, et le plus légèrement possible, grande sera sa surprise lorsqu'elle se sentira toute prête à recommencer, lorsqu'elle aura atteint le but de la veille!

Avec la vie surchauffée que nous menons, nous allons, tout bonnement, — sachons-le bien, — à la faillite précoce de notre cérébralité. Il faut donc, dès que nous sentons l'envahissement de la veulerie et du découragement en nous, nous autosuggestionner ; reconquérir notre volonté et la faire agir, même dans les petites choses : vous reculez l'heure de votre lever le matin ? Pas d'hésitation, sautez à bas du lit, faites votre toilette et habillez-vous ! Ayez le courage de recommencer le lendemain, le surlendemain ; le pli sera pris, et vous continuerez. Vous recevez une lettre. Vous vous dites : je répondrai demain ! — Au lieu de cela, commandez-vous à vous-même, et dites : Je répondrai, non pas aujourd'hui, mais *immédiatement.* Tout comme pour le lever, la mauvaise habitude de la veille disparaîtra, et votre correspondance ne sera plus en retard.

Comment font les magnétiseurs? Croyez-vous que, lorsqu'ils ont, devant eux, le sujet à endormir et à suggestionner (par exemple, dans certains cas de névroses où la médecine ordinaire échoue neuf fois sur dix), croyez-vous, dis-je, qu'ils pensent à leurs petites affaires, à des questions d'intérêt quelconques? Non, certes ; *ils concentrent* toute leur force, *toute leur volonté*, — et elle devient d'autant plus dominatrice qu'elle est plus exercée, — sur le but à atteindre, sur le sommeil à obtenir, sommeil pendant lequel les ordres qu'ils donneront à la personne endormie se graveront, au bon endroit, dans son cerveau, à tel point que, lorsqu'elle aura été réveillée, elle exécutera, machinalement, l'acte qui lui aura été suggéré, ou qu'elle cessera de ressentir la douleur contre laquelle tous les remèdes avaient échoué ; et cela, par persuasion magnétique. Nous devons donc, surtout pendant la jeunesse et l'âge mûr, fortifier notre organisme en accomplissant tous les actes de la vie *avec conscience* et *intelligence.* Nous obtiendrons, ainsi, la force complète qui fait de l'homme un être vraiment supérieur.

Puisque j'ai parlé de maladies, — ce qui n'a rien d'étonnant sous la plume d'un médecin, — pénétrez-vous bien aussi de ce fait, mes chers lecteurs, que la nature *seule* les guérit. Le but unique du médecin devrait être de l'aider. Malheureusement, de nos jours, on fait surtout de la médecine de laboratoire. On part en guerre (comme jadis Marlborough) contre les microbes ; on ne s'occupe que de ces infiniment petits ; on les veut, à tout prix, exterminer, là où ils se trouvent ; et cela, disons-le, trop souvent au grand dommage du pauvre malade, qui n'en peut mais ; et dont l'estomac et les intestins se trouvent fort mal de ces escarmouches et de ces bombardements soi-disant : antiseptiques !

Et vous, pauvres herbes des champs, pauvres plantes, méconnues, abandonnées de la nouvelle génération ; vous que connaissaient et chérissaient nos pères, vous qui possédez toutes les vertus toniques et dépuratives que l'on puisse désirer, on vous laisse sécher et moisir en de vieux bocaux poudreux, alors que, dans toutes les familles, vous devriez être à la place d'honneur, avec vos couleurs et vos senteurs engageantes et parfumées!

Les tisanes de nos pères ! quel poème ! quelle gamme intelligente cadrant bien avec leurs mines honnêtes et réjouies ! Je veux essayer de vous réhabiliter, de vous ressusciter, dussent toutes les pharmacopées officielles me foudroyer de leurs anathèmes ! Car je n'ai qu'un but, un seul, essentiellement honnête : apprendre à tous à se soigner, à se guérir par les moyens les plus simples, partant les moins coûteux. Je ne suis pas encore, heureusement pour moi, à l'âge où l'on radote. Doué d'une forte complexion, j'ai cependant, pendant mes voyages, fait connaissance avec la maladie, et c'est parce que, laissant de côté tous les préjugés, j'ai reconquis la santé, *sans me droguer*, en me servant de l'air, de l'eau et des plantes, que je crois pouvoir guider ceux qui voudront bien me lire, me croire et m'écouter.

Si nous naissons de parents sains, notre sang est pur ; si nous naissons de parents malades, nous sommes contaminés à notre tour, car nous héritons toujours des bonnes et des mauvaises choses. Il faudra donc apprendre à purifier notre organisme, lorsque le besoin s'en fera sentir, et nous y parviendrons toujours par ces trois agents merveilleux qui se nomment : l'air, l'eau et les plantes, aidés, bien entendu, de la volonté, du magnétisme et de l'électricité.

Dr E. MESNARD.

Lire, dans le n° 4 : LES RÊVES.

Courrier du Docteur.

Ceux de nos lecteurs qui désirent recevoir à cette place une consultation médicale du Dr Mesnard, sont priés de lui envoyer, au bureau du journal, des détails sur leur état général, et sur les souffrances qu'ils endurent. Joindre un bon de poste de deux francs.

Ceux qui désireront une consultation plus détaillée par lettre particulière devront joindre à leur demande un bon de trois francs.

Par la voie du journal, réponse dans un délai de quinze jours. Par lettre particulière, réponse dans les 48 heures.

Rosita. Je ne suis pas un grand amateur de l'Antipyrine. Vous êtes une nerveuse (je ne dis pas : une névrosée). Infusion de racines de valériane, le matin ; infusion de camomille et feuilles d'oranger le soir. 2° Frictionnez la nuque à l'alcool camphré.

Goutteux incorrigible. C'est à prendre ou à laisser, mon cher monsieur. Le vin de Champagne vous est nuisible. Remplacez-le par de la limonade, si c'est l'acide carbonique que vous regrettez. 2° Une cure d'eau de Vittel tous les trimestres : deux grands verres, le matin à jeun, à une demi-heure d'intervalle.

Un Bourguignon. Vous êtes, certainement, arthritique. Les éternuements prolongés du matin sont, souvent, le prélude de crises d'asthme. 2° Un gramme d'iodure de sodium est très suffisant, chaque jour.

Une sensitive. Très malsain, de faire coucher un chat ou un chien avec soi. N'abusez pas de la musique, et couchez-vous à dix heures ; minuit, c'est trop tard. Lavage de la figure à l'eau chaude. Jamais à l'eau froide

Un ancien pharmacien. Vous devez savoir que les cigarettes à base de belladone doivent être employées avec précaution ? Je ne crois guère à l'avenir du tabac dénicotinisé.

Un jeune marcheur. Les bandes de drap sont à conseiller pour les marches prolongées. Je vous conseille de faire examiner cette grosseur, qui pourrait, fort bien, être une hernie inguinale, si ce n'est pas un ganglion hypertrophié.

Dr E. Mesnard.

UN COUP D'ŒIL SUR L'AVENIR

Courrier astrologique.

Ceux de nos lecteurs qui voudront connaître leur ciel horoscopique, l'étoile sous laquelle ils sont nés, la planète qui les régit, les présages de leur signe zodiacal (passé, présent, avenir), devront s'adresser à madame de Lieusaint, l'astrologue bien connue, chargée de cette rubrique à la Vie Mystérieuse.

Consultation abrégée par la voie du journal, 2 francs; consultation détaillée *par lettre particulière, 3 francs. Adresser mandat ou bon de poste à madame de Lieusaint, aux bureaux du journal, en indiquant la date de sa naissance (quantième, mois et année) et si possible l'heure de la naissance.*

Jeanne. — 1° Vie de labeur et de luttes, mais honneurs et succès par suite. Les chances de mariage se montrent en 1909 et 1911. 2° Oui, cela se peut, car il concorde avec Vénus dans la Balance. Oui. L'année débute mieux quand le cœur est content. Couleur harmonique : rouge, Parfum de Mars, jour de chance : mardi, fleurs amies : bruyère. Portez le talisman de Vénus.

M. Z. 33. — Vous êtes née sous un signe souvent stérile ; mais ne sachant pas votre année de naissance, je ne peux voir quelle planète passe cette année sur votre orient. Si c'est Vénus ou la Lune, votre désir a des chances, si c'est Saturne, aucune. Précisez, je répondrai en indiquant les jours des mois les plus favorables. Même chose pour les affaires. Chaque année est gourvernée par une planète dont l'influence s'assimile à celle qui est nôtre.

Madame B... Amiens. — A partir de janvier prochain, vous serez pour toute l'année gouvernée par Mars dans le Bélier en Xe région. Par suite : chances d'association, d'amour ou d'argent; héritage ou don. Redoutez les chutes occasionnant des blessures à la tête. Portez le talisman de Mars.

Rossignolette. — Née à Pétersbourg, je crois devoir me conformer au calendrier russe (vieux style). Je vous place sous le Verseau, tandis que le nouveau style vous mettrait sous les Poissons. 1° Je vois pour vous des succès tardifs, mais certains. 2° Pas de mariage avant 1910. 3°. Oui, vous hériterez, mais vous aurez un gros chagrin de la mort de ce parent. 4° Voyage en France en 1909 au printemps. 6° Il faut porter le scarabée consacré ; Abonnez-vous, vous l'aurez gratuitement).

J. O. V. 17. — Il faut vous conformer aux conditions de consultation. Nous n'avons pas trouvé de mandat dans votre lettre. Vous devez adresser vos lettres à madame de Lieusaint à la *Vie Mystérieuse* et ne pas mettre « M. Donato » sur l'enveloppe.

Mme Emilie L..., née le 17 janvier 1877. — Votre lettre ne contient pas d'adresse, il m'est donc impossible de vous adresser votre consultation.

Madame de Lieusaint.

Courrier graphologique.

Ceux de nos lecteurs qui désireront une analyse de leur écriture (caractère, portrait physique et moral, présages) devront s'adresser au professeur Dack, graphologue, dont la science et la perspicacité sont sans rivales et qui est chargé de cette rubrique à la Vie Mystérieuse.

Consultation abrégée par la voie du journal, 2 francs ; consultation détaillée *par lettre particulière, 3 francs. Adresser mandat ou bon de poste à M. le professeur Dack en envoyant un* **spécimen d'écriture et, si possible, une signature.**

A. V. 32. — Le scripteur possède une grande imagination et une nature apathique. Beaucoup plus d'imagination que de raison. Capable d'un effort cérébral, mais incapable d'une démarche nécessitant un dérangement. Peu de goût pour le Mariage qui serait une chaîne pour lui. Qualité de cœur, âme poétique.

Midinette. — La scriptrice est vive, enjouée, étourdie. Peu de réflexion, grands chagrins vite calmés, grosses larmes qui se changent en sourires. Nature honnête, mais aimant le bruit, les chansons, la société. Fera une bonne épouse, surtout si elle épouse un homme qui voudra se charger sans heurt et sans impatience de son éducation morale.

A. D. Espérance. — Ecriture de volonté; nature gaie, primesautière. Philosophie douce. Voit les défauts d'autrui, voit les injustices et les méchancetés de l'humanité, mais ne s'en indigne pas, se contentant de se garer des méchants. Doit réussir dans la vie par son intelligence et son initiative malgré une instruction très élémentaire.

Louise J..., Amiens. — Vous avez une nature patiente, Monsieur, et votre écriture indique une volonté tenace. Beaucoup d'égoïsme par exemple et le désir d'arriver coûte que coûte en broyant les obstacles sur votre route. Je ne vous blâmerai pas, vous vivez avec votre siècle, mais tâchez d'introduire un peu de bonté dans votre vie ; vous n'en triompherez que plus facilement.

Prix de Beauté. — En effet, Mademoiselle, vous devez être belle. Votre écriture indique bien un amour de son « moi » qui ferait rougir M. Barrès lui-même. Beaucoup de préciosité, vous vous regardez dans la glace et vous vous écoutez parler. Tâchez de ne pas être éternellement une statue et de rencontrer le Pygmalion qui vous animera.

Gentil-Bernard. — 1° Quelques lignes d'écriture suffisent, mais je suis heureux d'avoir une signature. 2° Oui, je peux vous retourner les documents recommandés si vous joignez 0,35 à votre lettre.

Profr Dack.

Vous devez vous abonner à

La Vie Mystérieuse

C'est le bonheur assuré à votre foyer.
C'est la réussite dans vos entreprises.

(Voir, à la page 47, la **PRIME GRATUITE** offerte aux Abonnés.)

E. GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

Le Gérant : ÉLIE CHAUTARD.